chaleur; c'est alors qu'on emploie les *glacis*. Il arrive aussi qu'après s'être laissé entraîner par le charme de la couleur on de la lumière, on n'a pas assez tenu compte de la différence des plans, qu'on a accentué un trop grand nombre de détails ou trop uniformément éclairé les personnages ou les objets qui composent le tableau ; chaque partie, prise séparément, est bien traitée ; mais l'ensemble manque de douceur et d'harmonie. C'est alors encore le cas de recourir à l'artifice du *glacis*, qui éteint sans annuler, ménage et adoucit les effets, et permet à l'œil et à l'attention de se concentrer sur les parties auxquelles on a voulu conserver toute leur valeur.

Les *glacis* sont formés avec des couleurs broyées à l'huile comme toutes les autres ; mais on y ajoute, en général, un peu d'huile décolorée, pour en augmenter la transparence, et l'on choisit de préférence des couleurs transparentes elles-mêmes, telles que la laque jaune et la laque carminée, la terre de Sienne naturelle, le bitume, etc.

GLACIUM, nom latin de GLATZ.

GLAÇOIRE s. f. (gla-soi-re — rad. *glacer*). Art culin. Boîte cylindrique en fer-blanc, munie d'un couvercle percé de trous, dans laquelle on met le sucre en poudre destiné à être répandu sur les beignets, les gaufres, les tartes de fruits et autres aliments du même genre.

GLAÇON s. m. (gla-son — rad. *glace*). Morceau de glace : *Une rivière qui charrie des glaçons. Des arbres couverts de* GLAÇONS.

. . . Sous d'arbres *glaçons* les Alpes sourcilleuses
Sont de leurs monts géants justement orgueilleuses.
DUREAU DE LA MALLE.

Soleil ! tes traits vainqueurs ont percé le nuage.
Tu parais, et soudain le cristal des *glaçons*
Resplendit des couleurs qu'unissent tes rayons.
BÉRANGER.

— Poétiq. Affaiblissement, perte ou diminution de l'action vitale ; froideur de l'âme, indifférence : *L'âge a ses* GLAÇONS ; *ils se sentent sur les genoux, sur les coudes, à tous les sonnds ; ils sont au cœur, mais ils n'y arrivent qu'à la fin.* (J. Joubert.)

Dissipe mes *glaçons* par cette heureuse flamme
Qu'allume ton amour. CORNEILLE.

— Archit. Ornement qui représente un glaçon, et qui est usité pour la décoration des bassins et des fontaines. ‖ On dit plus souvent CONCRÉTIONS.

— Encycl. V. GLACE.

GLAÇURE s. f. (gla-su-re — rad. *glacer*). Techn. Enduit vitrifiable que l'on applique à la surface de certaines pâtes céramiques pour les rendre imperméables, et, souvent aussi, pour leur donner en même temps un éclat brillant et des couleurs plus ou moins agréables : GLAÇURE *terreuse, silico-alcaline*, GLAÇURE *opaque, transparente. Le vernis est une* GLAÇURE *plombifère* ; *l'émail*, une GLAÇURE *stannifère* ; *la couverte*, une GLAÇURE *terreuse. Les* GLAÇURES *sont de véritables verres.*

GLADBACH, ville de Prusse, prov. du Rhin, à 23 kilom. E. de Dusseldorf, sur la Niers et le chemin de fer de Dusseldorf à Aix-la-Chapelle. Elle prit, au commencement du siècle, la population de cette ville est montée de 2,775 hab. à 18,681, grâce à l'immense développement de son industrie. Gladbach est, en effet, aujourd'hui le centre principal des produits manufacturiers de toute la Prusse rhénane.

‖ Le cercle de Gladbach comptait, en 1864, une population de 85,086 hab., répandue sur une superficie de 258 kilom. carrés, ce qui donne la proportion énorme de 329 hab. par kilom. carré.

GLADIATEUR s. m. (gla-di-a-teur — lat. *gladiator* ; de *gladius*, glaive). Antiq. rom. Homme qui combattait dans l'arène contre d'autres hommes ou contre des bêtes, pour l'amusement du peuple romain : *L'état de* GLADIATEUR *était celui que l'on prenait les uns un métier volontaire, pour les autres une obligation fatale. La vanité donnait au* GLADIATEUR *la force de vaincre avec grâce.* (Lacena.)

Spartacus ? un esclave, un vil *gladiateur* ?
RACINE.

‖ *Gladiateurs privés*, Ceux qui étaient nourris par des particuliers. ‖ *Gladiateurs fiscaux* ou *césariens*, Ceux que nourrissait le fisc ou l'empereur.

— Par ext. Spadassin, duelliste : *Je ne crois pas que des hommes qui doivent servir la cause publique en véritables frères d'armes aient bonne grâce à se combattre en vils* GLADIATEURS. (Mirab.)

— Ichthyol. Espèce de dauphin.

— Encycl. Antiq. rom. On donnait le nom de *gladiateurs* à des hommes qui étaient spécialement destinés à s'entre-tuer dans le cirque pour le divertissement du peuple romain. Ils combattaient soit les uns contre les autres, soit contre les bêtes féroces. La plupart étaient des esclaves, choisis parmi les plus robustes et les plus hardis ; les patriciens romains en arrivèrent à nourrir chez eux des troupes de ces malheureux dévoués à la mort, et s'en servaient ordinairement pour capter les suffrages du peuple, qui avait une passion frénétique pour ces sortes de combats.

On entretenait aussi des *gladiateurs* dans différentes maisons appelées *ludi*, dont l'administration était regardée comme une commission honorable. On les pourrissait fort bien, pour que leurs forces s'y développassent, et ils étaient sous les ordres des *lanistes*, sortes de maîtres d'escrime, qui les exerçaient ou qui prenaient soin d'élever les enfants exposés et de les dresser à ce métier. Ils les exerçaient avec des épées de bois.

Les *gladiateurs* n'étaient originairement que des esclaves condamnés ou *ad ludum* ou *ad gladium*. Ceux qui étaient condamnés *ad gladium* devaient être mis à mort dans l'espace d'une année. Ceux qui étaient seulement condamnés *ad ludum* pouvaient être délivrés au bout d'un certain temps. On sait aussi des *gladiateurs* avec des prisonniers de guerre. Il y avait encore des *gladiateurs* volontaires, barbares de tous les pays, que leurs habitudes féroces et l'appât d'un fort salaire poussaient à embrasser cette profession réputée infâme. Ceux-là étaient contraints de s'engager par serment envers les lanistes à une obéissance absolue, et leur condition, pendant le temps de leur service, n'était pas différente de celle des *gladiateurs* esclaves. Dans la haute, quelques empereurs, par un de ces caprices qu'enfante le despotisme et dans le dessein d'humilier l'aristocratie, obligèrent des chevaliers romains et des sénateurs à descendre dans l'arène pour combattre en leur présence. On vit ensuite plusieurs de ces nobles personnages, par une émulation servile, aller eux-mêmes au devant de cette dégradation.

Les *gladiateurs* ne combattaient pas seulement dans le cirque ; les festins, les funérailles, les fêtes particulières avaient pour complément obligé ces scènes de meurtre, qui faisaient les délices de toutes les classes de la société. Nul peuple n'éprouva jamais un plus horrible vertige à voir couler le sang humain, et la promesse d'un combat de *gladiateurs* était presque toujours, pour les candidats aux charges publiques, un moyen de captation infaillible.

On distinguait plusieurs sortes de *gladiateurs* et on leur donnait différents noms, suivant leur manière de combattre. Ainsi, les *andabates* avaient des casques entièrement fermés sur le devant, de telle sorte qu'ils se battaient sans y voir, ce qui excitait l'hilarité des spectateurs. Les *caternaires* ne combattaient que par groupes. Les *dimachères* avaient, à ce qu'on suppose, une épée dans chaque main ; mais le fait n'est pas bien certain. Les *cavaliers* étaient à cheval, tandis que les *essédaires* étaient sur des chars d'une forme particulière. Les *laqueéres* étaient ainsi appelés parce qu'ils se servaient d'un lacet pour saisir et terrasser leurs adversaires. Les *mirmillons* étaient armés à la gauloise ; aussi les appelait-on souvent *gaulois*. Les *thraces* et les *samnites* étaient ainsi appelés parce que leur équipement présentait une grande analogie avec celui des peuples de même nom. Suivant Juste-Lipse, les samnites changèrent de dénomination sous les d'un mort illustre. On en fit ensuite un spectacle, et les magistrats s'en servirent comme d'un moyen de popularité ou de corruption électorale. Quand une armée entrait en campagne, on lui donnait ce spectacle, qui est toujours coutume les jeunes soldats à voir couler le sang. Primitivement, celui qui offrait un combat de *gladiateurs* au peuple se contentait de donner de vingt à trente paires de combattants. Ce nombre s'augmenta successivement, et César, pendant son édilité, alla jusqu'à plus de 300 paires. On ne s'en tint pas là, et, plus tard, ce fut par milliers qu'on les compta. On sait qu'après le triomphe de Trajan sur les Daces, il en succomba 10,000 dans des jeux qui durèrent 123 jours. Cet amusement féroce fut en usage pendant plus de six siècles ; les Romains l'établirent dans tous les pays où s'étendit leur domination, et on en retrouve encore aujourd'hui des traces dans les combats de taureaux des Espagnols. Attaqués par quelques philosophes païens, et notamment par Sénèque, mais surtout par les docteurs chrétiens, Tertullien, Lactance, saint Cyprien et d'autres Pères, prohibés par Constantin et ses successeurs, les combats de *gladiateurs* ne disparurent définitivement qu'après l'empereur Honorius.

— Iconog. Le musée des Studj, à Naples, possède plusieurs statues antiques de *gladiateurs* combattant, blessés ou mourants. Une de ces figures est désignée sous le nom de *Gladiateur Farnèse*, à cause de la collection princière à laquelle elle appartenait d'abord ; c'est un œuvre d'un très-bon style, représentant un *gladiateur* blessé ; la tête, les bras et les pieds sont modernes. Dans le même musée on admire encore un autre *gladiateur* tenant son épée de la main gauche et levant le bras droit. Au musée du Capitole, à Rome, se trouve une statue célèbre qu'on appelle improprement le *Gladiateur mourant* ; nous en donnons ci-après une description, ainsi que celle d'une statue du Louvre connue sous le titre de *Gladiateur combattant*. Ces deux statues sont celles de guerriers ou de héros ; quelques archéologues pensent que la figure du Capitole est celle d'un Gaulois. Au Vatican, on voit un bas-relief de marbre qui a été trouvé dans les fouilles faites à la villa Adriana, à Tivoli, et qui représente des *Gladiateurs combattant contre des bêtes féroces*. Un autre bas-relief du même musée, très-intéressant au point de vue archéologique, nous montre un *rétiaire* et un *mirmillon* de deux paires *gladiatoriæ*.

Les artistes de la Renaissance ont représenté plusieurs fois des combats de *gladiateurs*. Un graveur du commencement du XVIe siècle, qui signait des initiales I. B., nous a laissé deux curieuses estampes : l'une retrace un combat de *gladiateurs* à pied ; l'autre un combat de *gladiateurs* à pied et à cheval. Philippe Galle a gravé une composition analogue d'après Luca Penni, élève de Raphaël. Au musée de Madrid est un tableau de Lanfranc, où l'on voit des *gladiateurs* combattant pendant un festin de patriciens. Un artiste contemporain, M. Gérôme, a représenté des *gladiateurs* saluant l'empereur au moment d'aller se battre : *Ave, Cæsar, morituri te salutant*. (V. au mot AVE la description de ce tableau.) Deux jeunes peintres, M. R. Jourdain et N. Saunier ont exposé, au Salon de 1870, le premier un *Gladiateur s'armant pour le combat*, le second *Gladiateurs se rendant au cirque*. Parmi les sculptures modernes, nous citerons le *Jeune gladiateur gaulois le combat*, de M. Baumann (Salon de 1833), et le *Gladiateur*, statue de marbre de M. Oudiné (Salon de 1865).

GLADIATEURS (GUERRE DES). V. SPARTACUS.

Gladiateurs de la république des lettres (LES), livre d'histoire littéraire, par M. Ch. Nisard (1860). Sous ce titre ont été racontées par l'auteur les querelles aussi violentes qu'originales des hommes de lettres du XVe, du XVIe et du XVIIe siècle : Poggio, Philelphe, Nicoli, Carlo d'Arezzo, Valla, Scaliger, Erasme, Scioppius, pour finir par le P. Garasse et Théophile de Viau. « Ces hommes, dit M. Nisard, s'étant rendus, par leur polémique grossière et brutale, indignes de figurer parmi les écrivains qui ont combattu pour la vérité plus que pour leur amour-propre et moins injurié que raisonné, j'ai dû leur chercher une place ailleurs, et, avec une place, un nom qui répondît à la violence et à la vanité de leurs procédés. Ce nom m'a été fourni par la langue même dans laquelle ils ont écrit et par les mœurs du peuple qui a parlé cette langue. » Ce titre de *Gladiateurs des lettres*, appliqué à des écrivains faisant parade de leur habileté à l'escrime du style et s'en servant comme de l'épée ou du stylet, est, en effet, heureux et bien choisi.

C'est Philelphe et Poggio qui ouvrent la marche : Poggio, le plaisant auteur des *Facéties* et de tant de pages mordantes et cruelles ; Philelphe, bien oublié aujourd'hui, si renommé alors, qu'il croyait naïvement qu'on disait le *siècle de Philelphe* comme le siècle de Périclès.

Amis d'abord, puis rivaux, ils ne tardèrent pas à se brouiller, et rien d'amusant à suivre comme les progrès de leur inimitié. Philelphe déclare que Poggio et son ami Nicoli sont des ivrognes, des ignorants, des débauchés ; il les représente battant le pavé la nuit, la tête branlante, l'haleine vineuse, les entrailles desséchées par la soif. Poggio lui répond qu'il le prend de bien haut pour un homme fils d'une laveuse de tripes, arrivé en Italie en guenilles, n'ayant pour serviteurs attachés à sa personne que des poux, et volant tout ce qui lui tombe sous la main. Philelphe, pique au vif, lui reproche, étant dans les ordres, d'avoir quatorze enfants sans être marié. Mais Poggio affirme que Philelphe a séduit, à Constantinople, une jeune fille noble pour la forcer de l'épouser et faire ensuite trafic de ses charmes. A cela Philelphe ne trouve rien à répondre, si n'est que Poggio se fait vomir, afin de souper deux fois, en goinfre énorme qu'il est. Que dire d'une pareille polémique ? Poggio transportait, en effet, dans ses mœurs les licences de ses facéties graveleuses. Philelphe, plus sobre, a fait de ses invectives une œuvre d'art, au moins par l'intention ; elles sont en vers, au nombre de cent, et composées de cent vers chacune. Toutes ces douceurs sont écrites dans cette langue latine qui, comme on sait, navre l'honnêteté. (*Philelphi satyrarum hecatostichon*, 1496.)

La querelle de Poggio et de Valla est plus singulière encore. Au début, il ne s'agit que de grammaire. Valla reproche à Poggio ses inélégances et ses solécismes. « Belle affaire ! dit l'autre ; toi, tu n'as jamais eu de père, tu ne fais pas cas de ta mère, tu détestes ton pays. Je ne suis pas si cruel que de t'en faire un crime, ajoute-t-il ; tu es homme ; la nuit, le vin, la commodité de se voir à toute heure, voilà pourquoi tu as succombé. — Je suis la servante, dit Valla, on m'accusait d'être eunuque, j'ai prouvé le contraire ; mais toi, pourquoi as-tu fait le métier de femme ? » Ils allaient bien au XVIe siècle ; mais, dans le nôtre, n'avons-nous pas M. L. Veuillot ?

A côté de cette polémique ordinaire, les diatribes de Scaliger contre Erasme, à propos de la querelle des cicéroniens, sont presque pâles. Scaliger se contente de traiter d'ivrogne le grand écrivain de Rotterdam. On rencontre bien quelques traits plus colorés dans les invectives de Scioppius contre Scaliger et contre Erasme. Les pamphlets, qui ont ouvert la voie aux *Provinciales*, sont souvent d'une composition monstrueuse ; la polémique de Scioppius contre Casaubon est surtout révoltante d'audace et de cynisme ; mais on ne peut lui refuser la verve et l'originalité. Et, pour que la France n'ait rien à envier, à ce point de vue, à l'Allemagne et à l'Italie, M. Nisard termine par l'histoire de la grande querelle du P. Garasse et du poète Théophile, page singulière des mœurs du XVIIe siècle. Dans ces ardents pamphlets, à l'aide desquels le P. Garasse obtint l'arrêt de mort du poète, — arrêt qui heureusement ne fut pas exécuté, — la polémique le dispute à l'injure et à l'obscénité. « A l'exemple des Pères de l'Église, qui, pour inspirer l'horreur du paganisme à leurs néophytes, prenaient la peine le soin d'en voiler les turpitudes, j'ai voulu, dit M. Nisard, décrire de la dispute les grossières et tristes qui auraient encore le malheur de l'ainer, en leur présentant le tableau de ses plus Gaulois sort vivant de l'arène. Nous assistons ensuite au coup de main de Placidus contre l'empereur Vitellius et à la mort honteuse de ce grotesque tyran. Enfin, s'enfuit, avec Marianne et la famille de celle-ci, à Jérusalem, assiégée par Vespasien et Titus et défendue par Eléazar, le père de Marianne. Jérusalem succombe cependant, Poggio affirme que Philelphe a séduit, à Constantinople, une jeune fille noble pour la forcer de l'épouser et faire ensuite trafic de ses charmes. A cela Philelphe ne trouve rien à répondre, si n'est que Poggio se fait vomir, afin de souper deux fois, en goinfre énorme qu'il est. Que dire d'une pareille polémique ? Poggio transportait, en effet, dans ses mœurs les licences de ses facéties graveleuses. Philelphe, plus sobre, a fait de ses invectives une œuvre d'art, au moins par l'intention ; elles sont en vers, au nombre de cent, et composées de cent vers chacune. Toutes ces douceurs sont écrites dans cette langue latine qui, comme on sait, navre l'honnêteté. (*Philelphi satyrarum hecatostichon*, 1496.)

La querelle de Poggio et de Valla est plus singulière encore. Au début, il ne s'agit que de grammaire. Valla reproche à Poggio ses inélégances et ses solécismes. « Belle affaire ! dit l'autre ; toi, tu n'as jamais eu de père, tu ne fais pas cas de ta mère, tu détestes ton pays. Je ne suis pas si cruel que de t'en faire un crime, ajoute-t-il ; tu es homme ; la nuit, le vin, la commodité de se voir à toute heure, voilà pourquoi tu as succombé. — Je suis la servante, dit Valla, on m'accusait d'être eunuque, j'ai prouvé le contraire ; mais toi, pourquoi as-tu fait le métier de femme ? » Ils allaient bien au XVIe siècle ; mais, dans le nôtre, n'avons-nous pas M. L. Veuillot ?

A côté de cette polémique ordinaire, les diatribes de Scaliger contre Erasme, à propos de la querelle des cicéroniens, sont presque pâles. Scaliger se contente de traiter d'ivrogne le grand écrivain de Rotterdam. On rencontre bien quelques traits plus colorés dans les invectives de Scioppius contre Scaliger et contre Erasme. Les pamphlets, qui ont ouvert la voie aux *Provinciales*, sont souvent d'une composition monstrueuse ; la polémique de Scioppius contre Casaubon est surtout révoltante d'audace et de cynisme ; mais on ne peut lui refuser la verve et l'originalité. Et, pour que la France n'ait rien à envier, à ce point de vue, à l'Allemagne et à l'Italie, M. Nisard termine par l'histoire de la grande querelle du P. Garasse et du poète Théophile, page singulière des mœurs du XVIIe siècle. Dans ces ardents pamphlets, à l'aide desquels le P. Garasse obtint l'arrêt de mort du poète, — arrêt qui heureusement ne fut pas exécuté, — la polémique le dispute à l'injure et à l'obscénité. « A l'exemple des Pères de l'Église, qui, pour inspirer l'horreur du paganisme à leurs néophytes, prenaient la peine le soin d'en voiler les turpitudes, j'ai voulu, dit M. Nisard, décrire de la dispute les grossières et tristes qui auraient encore le malheur de l'ainer, en leur présentant le tableau de ses plus

Gladiateurs (LES), *Rome et Judée*, roman anglais, par Whyte Melville (1865). Le héros du livre est un capitaine breton qui est envoyé en Asie. C'est une beauté mâle et sauvage et douée d'une force herculéenne. Envoyé par son maître Licinius pour porter des fleurs et des fruits à une grande dame romaine, Valeria, il bat un cocher insolent, et cet exploit lui gagne l'admiration de Valeria. Dans une rencontre avec le cortège des prêtres d'Isis, il délivre une jeune fille juive, objet de leurs insultes, et, d'un coup de poing formidable, il renverse le gigantesque eunuque Spado. Ce coup de poing porte au comble l'enthousiasme de Valerie, qui passait par là en litière, et il n'est bientôt bruit dans Rome que de l'extraordinaire vigueur de Boadicare. Dans un souper chez Vitellius, un parti s'engage entre Licinius et Placidus le tribun, qui s'offre à combattre Esca en plein cirque, avec le filet et le trident du rétiaire. Placidus n'a pas été sans remarquer l'impression produite sur Valeria par le bel esclave, et comme il est amoureux de la belle patricienne, il compte sur son adresse pour se débarrasser de son rival. Mais Licinius confie l'esclave à Hippias, un gladiateur émérite, qui lui apprend les secrets de son métier. Valeria court de son côté chez Hippias et lui recommande Esca, qui étonne par son adresse et sa vigueur tous les élèves du maître. Le jour de la lutte arrive enfin, une immense foule encombre les degrés de l'amphithéâtre. Valeria, dont le Gaulois, dans sa chasteté farouche, n'a pas voulu comprendre l'amour, s'y trouve à une place d'honneur, pâle, inquiète, en proie à de tumultueux sentiments. Mariamne aussi, la jeune Juive délivrée par Esca qu'elle aime et dont elle est aimée, s'est rendue au cirque agitée d'angoisses mortelles. Les deux femmes se regardent et comprennent leur rivalité à leur pâleur. Le signal est donné. Bientôt commence la lutte d'Esca avec le tribun Placidus. Un fer d'épée resté dans le sable fait tomber le Gaulois, qui, plus d'une fois, a déjoué avec un rare bonheur les ruses de son ennemi. L'inextricable filet s'abat sur sa tête, et il reste à la merci de Placidus, prêt à l'immoler ; mais le peuple, charmé de la force et du courage du barbare, victime d'un accident, fait avec le pouce le signe sauveur, et le à la mort, mais triomphe de l'agonie. Tandis que sa tête fléchit et insensiblement s'abaisse, de sa poitrine sanglante quelques dernières gouttes sortent avec lenteur et tombent de la plaie rougie, larges, pesantes, une à une, comme les premières gouttes d'une pluie d'orage. Mais déjà l'arène se trouble et tourne sous son regard... Il expire avant qu'ait encore expiré le cri de triomphe du malheureux qui l'a tué.

« Ce cri insolent, il l'a entendu, mais sans y prendre garde. Ses yeux étaient avec son cœur, et c'était loin de l'arène. Son rêve mourant ne s'est pas arrêté au regret de la vie ou du prix de la victoire. Il a volé d'un trait vers une hutte sauvage au bord du Danube ; là, il a vu la mère, sa compagne, la forte femme dace... Il les a vus, lui, leur maître, mis à mort comme un animal féroce pour faire une fête aux Romains ! Et toute cette vision ruisselait avec son sang. Sera-t-il mort, et sa mort restera-t-elle donc sans vengeance ? Levez-vous, dieux puissants, et faites tonner votre colère !... »

Cette statue célèbre, pleine de naturel et de vérité, accuse une science profonde de l'anatomie humaine chez son auteur, sans pour cela que les muscles soient exagérés à la manière de Michel-Ange, auquel on en attribue les restaurations. La figure exprime une immense douleur contenue par ce barbare, ce Gaulois, qui veut encore mourir avec grâce après avoir salué César. Cette statue provient de la villa Ludovici. Le bout du nez, le bras droit, depuis le milieu du biceps, le pouce gauche et le bout de chaque pied sont modernes.

Gladiateur combattant (LE), statue de marbre antique ; musée du Louvre. Cette statue représente un homme jeune, entièrement nu, qui semble combattre contre un personnage qui a disparu. Le gladiateur a la jambe droite, la jambe gauche placée en arrière, il lève le bras gauche, auquel se voit encore la courroie qui soutenait son bouclier, et de la main droite, qui étreint une arme aujourd'hui brisée, il s'apprête à assener un coup terrible qui aurait dû être mortel. Cette statue a été désignée comme étant celle d'un gladiateur ; Winckelmann n'a pas eu de peine à démontrer que c'était là un guerrier, et c'est Visconti qui, le premier, y a vu un héros luttant contre un personnage à cheval.

Cette statue en marbre grec fut trouvée, au commencement du XVIe siècle, à Antium, dans les mêmes ruines où, un siècle auparavant, on avait découvert l'Apollon du Belvédère. Une inscription gravée sur le tronc de l'arbre qui soutient la figure nous apprend que l'auteur de ce chef-d'œuvre est Agasias. Les historiens de l'antiquité ne nous fournissent aucun renseignement sur cet artiste ; mais le style même de la statue et la forme des lettres employées dans l'inscription semblent permettre de placer Agasias parmi les élèves de Lysippe, du moins parmi les artistes qui lui succédèrent immédiatement et qui adoptèrent ses principes. Telle est, du reste, l'opinion d'Emeric David, qui ajoute : « Cette statue est, de toutes les figures antiques, celle dont le mouvement est le plus développé. Le squelette en action se montre dans tous les membres. L'élancement de la figure, la force du coup que le guerrier va frapper, la beauté des longues courbes qui se dessinent de tous les côtés, depuis les pieds jusqu'au sommet de la tête, tout cela est le produit d'une harmonie parfaite entre l'inflexion propre de chaque os et l'action commune de tous, entre les mouvements du dedans et les contours du dehors, entre l'action du squelette et celle des muscles. »

Il a été fait de nombreuses copies modernes, en marbre et en bronze, du *Gladiateur combattant*. Cette figure a été souvent reproduite aussi par la gravure.

GLADIÉ, ÉE adj. (gla-di-é — du lat. *gladius*, glaive). Bot. Comprimé en arête vive, en forme de glaive. ‖ On dit aussi ENSIFORME.

GLADIFÈRE adj. (gla-di-fè-re — du lat. *gladius*, epée ; *fero*, je porte). Zool. Qui porte quelque organe allongé et comprimé en forme d'épée.

GLADIOLÉ, ÉE adj. (gla-di-o-lé — rad. *gladiolus*). Bot. Qui ressemble au glaïeul.

GLADIOLUS s. m. (gla-di-o-luss — mot lat.). Bot. Nom scientifique du genre glaïeul.

GLADIUS s. m. (gla-di-uss — mot lat. qui signif. glaive). Moll. Ancien nom d'un genre de mollusques marins appelé aujourd'hui ROSTELLAIRE.

GLADOVA ou **FETH-ISLAM**, ville de la Turquie d'Europe, dans la principauté de Servie, sur le Danube, au-dessous des Portes-de-Fer, à 17 kilom. S.-E. d'Orsova. Station des paquebots du Danube. Les voyageurs et les marchandises naviguant sur le Danube doivent y descendre, à cause des rapides du fleuve, et sont transportés par terre jusqu'à Orsova.

GLADSHEIM, dans la mythologie scandinave, nom d'un palais situé dans Asgard, et qu'occupent les douze juges ou dars, institués par Odin pour s'occuper des affaires courantes de l'Olympe du Nord.

GLADSTONE (sir William-Ewart), homme d'Etat anglais, né à Liverpool le 29 décembre 1809. Fils d'un riche négociant établi d'abord à Leith, puis à Liverpool, il fit ses premières études au collége d'Eton, les termina brillamment à l'université d'Oxford, et, dès 1832, se lança dans la politique, où il devait s'ouvrir une voie si large. Présenté par le duc de Newcastle aux électeurs de Newark, il fut élu, et fut ainsi appelé à faire partie de la première chambre nommée avec application du bill de réforme. M. Gladstone, qui trente-six ans plus tard devait être à la tête du mouvement libéral et combattre l'Eglise officielle, débuta dans les rangs les plus rétrogrades du parti tory et des protestants absolus. Sir Robert Peel ne tarda pas à remarquer le talent oratoire, la facilité exceptionnelle de parole et de travail que le nouveau député apportait à la Chambre des communes. Très-préoccupé de former entre les whigs et les tories un parti conservateur, il résolut d'y faire entrer le jeune député de Newark. Aussi, dès qu'il reprit, en 1834, la présidence du conseil, nomma-t-il William Gladstone lord de la trésorerie, puis sous-secrétaire au ministère des colonies. Mais ce ministère dura peu. Dès le mois d'avril 1835, M. William Gladstone, redevenu simple député d'opposition, combattit aux côtés de sir Robert Peel les actes politiques de lord Melbourne, qui pour la seconde fois présidait un cabinet whig. Il se mêla avec ardeur, et surtout avec une grande influence de parole, aux luttes parlementaires. La tribune ne lui suffisant pas, il publia, en 1838, un livre qui fit sensation, sur la question si vivement débattue alors de l'Eglise et de l'Etat. Il est intitulé : *l'Etat dans ses relations avec l'Eglise*. Contrairement aux idées du parti libéral, M. William Gladstone s'y prononce énergiquement pour une religion officielle, pour la religion d'Etat, seule reconnue et exprimée. Il prouve que la nation, être collectif, doit, comme l'individu, avoir et professer sa religion. Il veut que tout citoyen qui se placerait en dehors de cette Eglise nationale ne soit apte à aucune distinction officielle, à aucune fonction publique. On sait avec quelle vigueur le célèbre économiste Macaulay battit cette doctrine. Peut-on croire que M. Gladstone ait publié ce livre célèbre et professé cet absolutisme religieux, si contraire aux idées modernes, lorsqu'on le voit plus tard entreprendre une campagne parlementaire si persistante contre l'Eglise officielle en Irlande ? Cette attitude a changé prodigieusement un homme d'Etat. Il faut toutefois le féliciter de cette conversion aux tendances libérales.

En 1841, le ministère whig présidé par lord Melbourne échoua devant le Parlement dans une question de douanes, celle des sucres étrangers. Il se retira. Par ce mouvement de bascule qui est continuel en Angleterre, sir Robert Peel et son cabinet conservateur remontèrent au pouvoir. Il nomma M. Gladstone maître de la monnaie et vice-président du bureau du commerce. Celui-ci donna des lors le spectacle d'une conversion économique assez curieuse. L'orateur du parti conservateur, le réactionnaire de la veille se trouva amené à formuler les doctrines de la liberté commerciale. Le cabinet débuta par un abaissement des tarifs d'importation ; bientôt il s'engagea dans une revision générale des tarifs. Le rôle personnel de M. Gladstone dans ces innovations fut considérable. Comme vice-président du bureau du commerce, il en fut le promoteur. Ce fut lui qui eut pour devant le Parlement la doctrine nouvelle et présenter les nouveaux tarifs à l'appui. L'émotion fut grande. Toutefois, il mit dans sa discussion tant de science et d'autorité, que la Chambre des communes accepta en entier ses propositions.

Dès cette époque, M. Gladstone se fit un des apôtres les plus fermes de la liberté du commerce ; un des propagateurs les plus zélés du libre échange qui, vingt ans plus tard, devait franchir le détroit et se formuler par un traité entre la France et l'Angleterre. Non content de porter cette doctrine à la tribune, il la soutenait, la répandait par des articles dans les revues et au conquérait de nombreux adhérents. Il avait compris que le libre échange est pour l'Angleterre une loi d'intérêt national, ce pays, dont le commerce est la vie, la force, la richesse, est, de tous les Etats du monde, celui qui avait le plus à y gagner. M. Gladstone appuya aussi l'admission des juifs au Parlement, proposée par lord Russell. En 1841, il fut nommé membre du conseil privé. En mai 1843, il remplaça lord Ripon à la présidence du bureau du commerce. La dotation du collége catholique de Maynooth froissa l'exclusivisme protestant de M. Gladstone, qui se sépara du ministère en février 1845. Toutefois sa retraite fut de peu de durée, car à la fin de la même année il acceptait le portefeuille des colonies, laissé vacant par lord Stanley, qui refusait d'appuyer le rappel des lois sur les céréales. Devenu ministre, M. Gladstone fut forcé, selon la loi, de se soumettre à la réélection ; mais le duc de Newcastle le fit échouer dans ce même bourg où il l'avait patronné autrefois. Il ne put donc siéger à la Chambre. Au mois de juillet 1846, tout le ministère se retira. Mais avant leur retraite, M. Gladstone et sir Robert Peel firent adopter par les Chambres une nouvelle extension des principes de liberté commerciale ; au milieu des malédictions du parti protectionniste, ils firent abaisser de 8 shillings à 1 shilling les droits d'entrée sur les céréales de provenance étrangère. Cette mesure fut très-populaire.

Aux élections générales de 1847, M. Gladstone eut une éclatante revanche de son échec de Newark. Il fut élu par le collége le plus envié des hommes d'Etat de l'Angleterre : celui de l'université d'Oxford. Rentré à la Chambre des communes, M. Gladstone y prit une place très-importante et se trouva, avec Robert Peel, à la tête des conservateurs libéraux. Cette législature fut pour lui très-laborieuse et assez agitée. On se souvient surtout de l'ardeur qu'il déploya contre « le papisme, » contre le bill sur les titres ecclésiastiques et contre les diverses tentatives de M. Disraeli pour revenir au système protectionniste. Cependant l'accepta l'enquête proposée par ce dernier sur la détresse des classes agricoles, attribuée à la liberté commerciale. Cet appui mécontenta fortement les libéraux et les électeurs de M. Gladstone. Ce dernier augmenta encore leur irritation, en votant, comme il l'avait déjà fait, en faveur de l'admission des juifs au Parlement. Ces incidents firent conserver aux protectionnistes l'espoir de se rallier un jour M. Gladstone, qui eût été pour eux un précieux auxiliaire. Lorsqu'en 1851 lord Derby travaillait si péniblement à former son ministère, il fit offrir un portefeuille au député d'Oxford. Celui-ci refusa. Il quitta Londres et alla passer l'hiver à Naples. Pendant ce voyage, il recueillit tous les renseignements à l'aide desquels il écrivit ses fameuses *Lettres à lord Aberdeen sur les persécutions du gouvernement napolitain*. Elles furent pour l'Europe presque une révélation ; leur retentissement fut immense ; elles dénoncèrent le roi de Naples à l'indignation des peuples civilisés. C'est aussi en 1851 et en 1852 que M. Gladstone publia une traduction, en 3 volumes, de l'*Histoire des Etats romains* par Farini, à laquelle il travaillait depuis longtemps.

Revenu en Angleterre en novembre 1852, M. Gladstone acheva de dissiper les illusions qu'avait pu concevoir à son égard lord Derby. Le ministère, dans lequel on lui avait offert d'entrer, n'eut pas d'adversaire plus redoutable que lui. Ce fut sur la question financière que la lutte s'engagea, et tous les récits parlementaires de l'époque constatent le talent remarquable, la grande science budgétaire avec lesquels M. Gladstone combattit le système financier de cette époque. Cette lutte eut pour résultat l'échec du ministère Derby-Disraeli, qui dut se retirer du pouvoir.

En décembre 1852, M. Gladstone entra, comme ministre des colonies, dans le plus bizarre et le plus hétérogène des cabinets, formé et présidé par lord Aberdeen. Il y eut pour collègues lord Russell, lord Palmerston, lord Lansdowne, sir Molesworth, c'est-à-dire des hommes d'Etat de tous les partis. Bientôt après, il prit le portefeuille de chancelier de l'Echiquier. Comme membre de ce ministère, il participa à des actes politiques importants : le traité d'alliance avec la France en 1853 et la déclaration de guerre à la Russie en 1854, qui eurent pour conséquence la guerre de Crimée. Personnellement, il fit adopter ses réformes financières sur l'*income-tax* et les droits de succession. Cependant on savait que lord Aberdeen ne s'était décidé qu'avec grande répugnance à l'intervention ; il devint très-impopulaire par ses ménagements pour la Russie, par ses hésitations. Enfin, au mois de février 1855, la Chambre prit en considération la motion Roebuck, qui accusait le ministère du mauvais état de l'administration militaire en Crimée. On sait, en effet, à quel point l'armée anglaise eut à souffrir et à se plaindre. Renversé, comme ses collègues, par une majorité écrasante, M. Gladstone quitta le ministère.

En 1858, il fut envoyé comme commissaire extraordinaire aux îles Ioniennes, et c'est lui qui eut pour mission de remettre à la Grèce ces îles, desquelles l'Angleterre retirait son protectorat et qu'elle abandonnait aux Hellènes, selon le vœu ardent des populations. Cette mission était trop populaire pour que M. Gladstone ne fût pas accueilli par les plus vives démonstrations des habitants.

Il revint, en 1859, à Londres, et rentra le 5 juillet dans le ministère de lord Palmerston, avec le portefeuille de chancelier de l'Echiquier, dont il avait été chargé déjà. Ancien défenseur des idées libres échangistes, il lui appartenait de leur donner alors cette sanction mémorable qui fut le traité de commerce avec la France. Les promoteurs de ce acte furent lord Palmerston et M. Gladstone. Er France, on jugea qu'ils avaient obtenu du gouvernement impérial un acte beaucoup plus favorable aux intérêts anglais qu'aux intérets français. M. Gladstone, en sa qualité de ministre des finances, déploya alors un zèle remarquable et presque courageux pour triompher de la routine financière et assurer l'équilibre des budgets sans augmenter l'impôt. Ses travaux et ses discours à ce sujet eurent un grand retentissement ; ils lui acquirent une popularité méritée en Angleterre, mais lui suscitèrent certaines difficultés dans le cabinet.

Cependant l'université d'Oxford, cette vieille forteresse des tories, ce rempart de l'Eglise officielle, s'émut de voir son député avancer à grands pas dans les voies libérales, et quitter les traditions des vieux conservateurs pour se faire le promoteur de réformes